

Supplément au SOP n° 83, décembre 1983

EGLISE ET VIE QUOTIDIENNE

commentaire ébauché du "Notre Père"

Communication d'Olivier CLEMENT,
professeur à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris,
au 5e Congrès orthodoxe d'Europe occidentale
(Gand, 29 octobre - 1er novembre 1983)

Document 83.E

EGLISE ET VIE QUOTIDIENNE

(Commentaire ébauché du "Notre Père")

Tenter d'être chrétien dans la vie quotidienne. Chrétien orthodoxe, ce qui, en Europe occidentale, pose des problèmes spécifiques - dont je ne parlerai pas : il y a des ateliers pour cela.

Je ne donnerai pas non plus de recettes du genre règle de prière, ou prière familiale : chacun fait ce qu'il peut dans ce domaine et nous avons de très bons prêtres pour nous y aider, comme le prouvent les exposés que nous avons entendus hier.

Je ne vous ferai pas non plus un exposé de haute ascèse. En Europe occidentale, les ouvrages surabondent sur ce point. C'est comme une montagne où les sentiers seraient bien jalonnés à partir de 3000 mètres. Mais de 0 à 3000 mètres, il n'y a pas grand chose, du moins dans les livres. Dans la vie quotidienne des peuples marqués par l'orthodoxie, nous trouverions sans doute beaucoup d'indications, mais il s'agit de réalités vécues plus que formulées, il s'agit d'un contexte culturel mal étudié et difficilement transposable. L'étude de la littérature dite profane serait sans doute ici plus utile que celle des traités de théologie. Mais ce n'est pas exactement mon sujet.

Quitte à vous décevoir, je me placerai donc à mon niveau, c'est-à-dire bien au-dessous de 3000 mètres (et certains jours, je l'avouerai, au-dessous même du niveau de la mer). Je suis un méditerranéen, un intellectuel français, gauchement enfermé dans sa langue, j'essaie d'être un chrétien orthodoxe. Autant dire que je suis un métis spirituel ! Après tout, ici, nous sommes tous plus ou moins des métis spirituels. Tant mieux : les métis sont les fils du soleil !

Je voudrais parler de la foi, de l'adhésion, de la respiration profonde qui peuvent animer notre vie, l'ouvrir au mystère. Plutôt que de construire un exposé forcément abstrait, je me bornerai à commenter la prière dont il est à peu près sûr que nous la pratiquons tous chaque jour, au moins une fois : le Notre Père. Dans l'ouvrage catéchétique collectif "Dieu est vivant", vous trouverez un excellent commentaire scripturaire et spirituel du Notre Père. Je ne trahirai pas un secret en vous révélant que ce commentaire, humblement anonyme, est du Père Boris BOBRINSKOY. Ce que je vais vous dire, ce sont des gloses dans les marges de ce commentaire...

Le Notre Père est la prière que Jésus a transmise à ses disciples, et que l'Eglise, à son tour, nous transmet. Elle nous fait entrer ainsi dans la prière de Jésus, qui constituait son être même. Car il faut bien comprendre que toute la richesse liturgique de notre Eglise, tout son patrimoine ascétique et spirituel, ne sont rien d'autre que la symbolique de notre rencontre avec le Christ et de notre vie en Christ. L'Eglise ne nous arrête pas à elle-même, elle nous mène au Christ. Et le Christ ne nous arrête pas à lui-même, il nous mène au Père.

Le premier mot de la prière qu'il nous enseigne et que nous disons, en quelque sorte, avec lui, dans son Esprit, c'est en effet, Père : "Pater imôn", "Père de nous".

Arrêtons-nous d'abord au mot qui donc est vraiment le premier : "Père".

C'est un mot qui sonne étrangement pour l'homme d'aujourd'hui. L'homme d'aujourd'hui est orphelin. Il n'a pas de racine en dehors de l'espace-temps. Il se sent perdu dans un univers illimité, il descend du singe et va vers le néant. On lui a dit que la paternité, dans la famille, ou, au sens figuré, dans la société, était absurde et "répressive", et elle l'est en effet si elle ne transmet pas un sens spirituel de la vie : tant de pères ne sont que des "géniteurs". On lui a dit que "Dieu le Père" était l'ennemi de sa liberté, une sorte d'espion céleste, un Père sadique, castrateur. Et il faut avouer que la chrétienté historique, en Orient d'ailleurs comme en Occident, à telle ou telle époque, a vérifié passablement cette accusation. Alors beaucoup aujourd'hui vont vers les spiritualités asiatiques, un scientisme de l'intériorité, où le divin, impersonnel, fait plutôt songer à une immense matrice cosmique. Oui, nous sommes orphelins. L'inceste et l'homosexualité, ces deux signes de l'absence du père, hantent notre société. La mort du père s'inscrit dans la peur de l'autre.

C'est pourquoi aussi grandit étrangement aujourd'hui la nostalgie du Père. Et l'Eglise nous apprend cette prière qui commence par ce mot : "Père".

Ce Père transcende la dualité sexuelle. Saint Jean nous parle du "sein du Père", toute la Bible évoque ses "entrailles de miséricorde", rahamin, au sens utérin : ce Père est couvert de matrices, matriciel, il "sent" ses enfants comme une mère "sent" les siens, de tout son être, de toute sa chair, avec ses entrailles. Cependant : Père. L'aboutissement, tel que le suggère cette symbolique, n'est pas de résorption mais de communion, une communion libératrice, qui nous rend capables d'aller vers l'autre.

Ainsi : Père. Qu'est-ce que cela veut dire pour notre vie quotidienne ? Cela veut dire que jamais, jamais nous ne sommes orphelins, perdus, livrés aux forces et aux conditionnements de ce monde. Nous avons un recours, nous avons une origine hors de l'espace-temps. Cet univers apparemment illimité - mais le temps a commencé avec le "big bang", mais l'espace est recourbé, contenu, dit Einstein -, cet univers a son lieu dans la parole, le souffle, l'amour du Père. Les nébuleuses et les atomes - qui sont aussi des nébuleuses - aiment le Père impersonnellement, par leur existence même, mais nous, les hommes, nous pouvons l'aimer personnellement, lui répondre consciemment, parler sa parole cosmique : de sorte que chacun de nous, parce qu'il a ce lien personnel avec le Père, est plus noble et plus grand que le monde entier. Les visages s'inscrivent au-delà des étoiles, dans l'amour du Père. Les moments apparemment éphémères de notre vie, chacun de ces instants où, comme dit le poète, "nous avons eu les veines pleines d'existence", s'inscrivent à jamais dans la mémoire aimante du Père.

Alors le nihilisme de notre époque est vaincu, l'angoisse au fond de nous peut se transformer en confiance, la haine en adhésion. Et voici ce qu'il faut sentir très fort, chaque jour et je le dis plus particulièrement à ceux qui sont jeunes : il est bon de vivre, vivre est grâce, vivre est gloire, toute existence est bénédiction. Il me semble que dans la littérature des peuples marqués par l'Orthodoxie, même chez des écrivains qui ne sont pas pleinement croyants, comme le premier Tolstoï, ou les grands romanciers sibériens d'aujourd'hui, ou ce Vassili Grosmar dont je viens de lire l'admirable "Vie et destin" -, on trouve ce sentiment de la bonté et de la beauté profondes des êtres et des choses, la grâce à la racine de tout, une paternité infiniment miséricordieuse animant tout. D'où la capacité merveilleuse, chez ces écrivains, de parler des enfants, de l'affection entre parents et enfants, ce qui est si rare dans la littérature occidentale contemporaine...

Notre théologie, notre spiritualité savent bien qu'on ne peut emprisonner ce mystère de l'Origine dans des mots, dans des concepts. Mais Jésus nous révèle que cet Abîme - dont parle aussi l'Inde - est un abîme d'amour, un abîme paternel. Avec Jésus, en lui, dans son souffle, nous osons balbutier : "Abba, Père", un mot d'une infinie tendresse enfantine, et c'est là tout le paradoxe chrétien. Et Jésus nous révèle que ce paradoxe, cette relation paradoxale, n'existe pas seulement dans la relation du Père avec la création, mais en Dieu même, dans le plus absolu de l'absolu. En Dieu même il y a l'Origine sans origine, et l'Autre filial, et le Souffle de vie et d'amour qui repose sur l'Autre et le ramène à l'Origine, et nous en lui. En Dieu même la respiration de l'amour, ce grand rythme d'unité et de différence. Et nous, à l'image de Dieu, nous sommes entraînés dans ce rythme.

C'est pourquoi l'expérience trinitaire la plus fondamentale s'inscrit dans le imôn qui suit le Pater, dans le deuxième mot du Notre Père :

"Père - de nous".

De ce "nous", je voudrais retenir deux choses.

La première, c'est que nous devons apprendre à déceler le mystère de Dieu sur le visage du prochain. L'horreur de l'histoire, particulièrement en notre siècle, c'est que l'homme, ici ou là, s'arroge un pouvoir absolu sur l'homme. Les idéologies prétendent expliquer l'homme, le réduire à la race, à la classe, à la religion, à la culture. Et les idéologues, "ceux qui savent", se sentent donc justifiés, pour le bien de l'humanité disent-ils, à manipuler, conditionner, emprisonner, torturer et tuer les hommes. Aboutissement, peut-être, de toute une pensée moderne comme volonté de saisie (c'est le sens même du mot Begriff, qui signifie "concept" en allemand). Là contre, nous devons comprendre que l'autre, quel qu'il soit, même si c'est un publicain, une prostituée, un Samaritain, dit Jésus (et il ne serait pas difficile de traduire !), l'autre, tout autre, est l'image de Dieu, l'enfant du Père, aussi inexplicable, aussi "inconceptualisable" que Dieu lui-même. Sans autre définition que d'être indéfinissable. Apprenons à ne plus maudire, apprenons à ne plus mépriser : "Il n'y a pas d'autre vertu que de ne pas mépriser", disait un Père du désert.

L'autre est visage, tout entier visage. Et devant un visage, je n'ai aucun pouvoir. Je peux seulement, puisque ce visage est aussi parole, tenter de répondre, devenir responsable. Cela vaut pour les rapports d'amour, d'amitié, de collaboration, cela vaut dans la famille comme dans la société, dans nos relations avec les autres chrétiens comme dans la vie politique. Rappelez-vous : ne pas mépriser !

L'autre chose que je voudrais souligner et qui, d'ailleurs, est inséparable de la première, c'est la relation entre l'Eglise et l'humanité. "Père - de nous" : ce "nous" est-il seulement l'Eglise où nous sommes tous "membres les uns des autres", selon la structure si remarquablement établie par Vladimir Lossky : un seul corps, un seul être en Christ, et chacun rencontrant personnellement Jésus, chacun illuminé par une flamme unique de la Pentecôte, - structure trinitaire. Je ne le crois pas. Le Verbe, dit le Prologue de Jean, "est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans le monde". On traduit aussi : "... qui, venant dans le monde, éclaire tout homme". Le Verbe, en s'incarnant, a pris en lui toute l'humanité, tous les hommes, de tous les lieux et de tous les temps. En ressuscitant, il a ressuscité et il ressuscite tous les hommes.

L'Eglise ce sont ceux, nombreux ou peu nombreux, qu'importe, qui découvrent tout cela, qui entrent lucidement dans cette lumière, et qui remercient. Pour tous. L'Eglise, c'est le "sacerdoce royal", la "nation sainte" mise à part pour prier, témoigner, travailler pour le salut de tous les hommes. Nous savons où est le coeur de l'Eglise : dans l'Evangile, dans l'eucharistie. Mais nous ignorons les limites de son rayonnement, puisque l'eucharistie est offerte "pour la vie de monde". Il n'y a pas un brin d'herbe qui ne pousse dans l'Eglise, pas une constellation qui ne gravite en elle, autour de l'arbre de la croix, nouvel arbre de vie, axe du monde. Il n'y a pas un seul homme qui n'ait une relation mystérieuse avec le Père qui le crée, avec le Christ "homme-maximum", avec le Souffle qui anime toute vie. Il n'y a pas un seul homme qui n'ait une aspiration à la bonté, un tré-saillement devant la beauté, un pressentiment du mystère devant l'amour et devant la mort. Beaucoup, inondés de joie au jour du jugement, diront : "Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, .. étranger et de t'accueillir, sans vêtement et de te vêtir ? Quand nous est-il arrivé de te voir malade ou en prison, et de venir à toi ?" - Et ils s'entendront répondre : "En vérité, je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait !" Et nous, le faisons-nous ?

Alors, dans notre vie quotidienne, ne faisons pas de l'Eglise une secte, ou un ghetto. Sachons déceler partout les germes de vie. Sachons les accueillir dans notre intelligence et notre amour, les engranger dans la prière de l'Eglise.

Pater imon, o en tois ouranois,
"Notre Père celui dans les cieux".

Les "cieux", ici, évoquent le caractère inaccessible, abyssal du Père, un Dieu toujours au-delà, "Dieu au-delà de Dieu",

"hyperthéos" dit Denys l'Aréopagite. On l'approche en sondant son absence, c'est la théologie négative dont je parlais tout à l'heure : l'intelligence mesure ses propres limites en entendant gronder, toujours plus loin, l'océan divin. Puis vient le moment où cesse toute activité mentale, où l'homme se recueille et se tait, devient pure attente. Dans notre vie quotidienne, il faut qu'il y ait ainsi des instants de saisissement silencieux. Les Pères parlent par exemple du saisissement qui s'empare de l'homme lorsque, parvenu au bord d'une haute falaise, la mer vertigineuse s'ouvre devant lui. Il faut savoir parfois s'arrêter et écouter le silence, savourer le silence, s'étonner, se faire comme une coupe. Ce peut être un moment de calme dans la maison, une pièce où l'on se trouve seul, une église ouverte dans la grande ville, une promenade dans la forêt. Ce peut être dans l'évangile qu'il faut essayer de lire chaque jour, dans un psaume, dans un texte spirituel, une parole qui touche notre coeur, qui nous transperce : alors on ne va pas plus loin, on s'arrête, attente silencieuse, parfois comblée ...

Mais pourquoi est-ce justement le ciel qui sert de symbole à la transcendance ? Sans doute parce que l'azur profond - particulièrement dans les pays méditerranéens - est à la fois au-delà de nos prises et partout présent, enveloppant tout, pénétrant tout de sa lumière. Dans les langues indo-européennes, c'est le mot signifiant le "ciel brillant" qui désigne la divinité. Il faut savoir regarder l'azur, se laisser envahir par lui, se laisser nettoyer par lui, jusqu'aux os de l'âme pour ainsi dire. Pourquoi tant de jeunes, qui ne vont jamais à l'église, escaladent les montagnes, ces hauts lieux, sinon pour entrer, en quelque sorte dans l'azur ? Pourquoi vont-ils vers les mers méridionales où l'eau et le ciel se confondent dans une sphère de plénitude, une sphère d'azur ?

"Elle est retrouvée.
Quoi ? L'éternité.
C'est la mer mêlée
au soleil".

Pourtant , la bouleversant révolution des temps modernes fut la découverte du ciel vide et illimité, où ni Dieu ni l'homme ne semblent plus avoir de place. Le ciel jubilant des psaumes et du livre de Job est devenu une absence noire . L'insensé de Nietzsche cherche en vain Dieu dans un monde où la terre dérive dérisoirement, où il n'y a plus ni haut ni bas, où il fait de plus en plus froid. Alors l'émotion que donne l'azur brillant risque de n'être qu'un divertissement de vacances. C'est ailleurs qu'il faut retrouver le ciel divin.

Ailleurs ? Dans le "coeur" disent nos ascètes. Dans ce centre le plus central, dans cette profondeur la plus profonde où tout notre être se rassemble et s'ouvre sur un abîme de lumière : l'azur intérieur, couleur de saphir, note Evagre le Pontique.

Une de nos tâches quotidiennes, c'est justement d'éveiller en nous les forces du coeur profond. Nous vivons généralement dans notre tête et dans notre sexe, le coeur éteint. Or lui seul peut être le creuset où se métamorphosent l'intelligence et le désir, et même si nous n'arrivons pas jusqu'à l'abîme de lumière, des étincelles peuvent en jaillir, un tressaillement immense et

doux brûle notre coeur. Il faut retrouver le sens de cette émotion non émotionnelle, de ce sentiment non sentimental, de cette mise en vibration paisible et bouleversante de tout l'être, quand les yeux s'emplissent de larmes d'émerveillement et de gratitude, tendresse ontologique, silence comblé disais-jetout à l'heure. Ce n'est pas seulement l'affaire des moines, c'est humblement, partiellement l'affaire de tous, et j'ajouterais que c'est aussi un problème de culture. Dans la "Pavillon des cancéreux", de Soljénitsyne, une jeune femme, responsable d'un service dans un hôpital, demande à son maître, le "vieux docteur", d'où lui vient sa capacité de sympathie et, indissociablement, la sûreté de son diagnostic. Il lui répond que longtemps il a été approfondi éclairé par l'amour d'une femme, et l'amour, en effet, s'il est la grâce si rare de savoir réellement qu'un autre existe, peut lézarder le "coeur de pierre" et le transformer en "coeur de chair". Mais, ajoute le "vieux docteur", il y a des années que cette femme est morte. Désormais il lui faut, à certains moments, se retirer, s'enfermer, faire en lui le silence, laisser son coeur s'apaiser jusqu'à ce qu'il devienne comme un lac immobile sur lequel se reflètent la lune et les étoiles. Le silence et la paix permettent la visitation du Père "qui est aux cieux", et sur le miroir du coeur ainsi visités'inscrit la vérité des êtres et des choses.

Et c'est aussi une question de culture. Nous avons besoin de musiques, de poèmes, de romans, de chansons, de tout un art capable d'être aussi un art populaire, qui éveillent les forces du coeur. Parfois, dans le métro, à Paris, une chanson des hautes terres d'Amérique latine me rattrape : elle suit la limite sinueuse de la mort et de l'amour, de la révolte et de la célébration. Ou encore : la grande histoire d'amour de la littérature arabe est celle de Majnûn et de Laylâ. Majnûn - le fou - aime Laylâ - la nuit. Laylâ aime Majnûn mais ne livre pas son mystère et, sous la forme d'une gazelle, disparaît au désert. Majnûn est désormais voué à l'errance, - et au chant. Nous avons besoin du chant de Majnûn, nous avons besoin d'une beauté qui ne soit pas une beauté de possession, comme c'est si souvent le cas aujourd'hui, mais justement de dé-possession, et, peut-être, de communion : "la beauté qui crée toute communion", dit Denys l'Aéropagite. Et saint Jean Climaque parle de "ces musiques profanes qui portent vers la joie intérieure, l'amour divin, les saintes larmes". Le génie de l'Orthodoxie est "philocalique" et "philocalie" veut dire "amour de la beauté" : cette beauté ne doit pas être réservée à la liturgie, à l'ascèse, elle doit rayonner aussi dans la culture.

"Agiasthitô to onoma Sou,
"Que ton Nom soit sanctifié".

Le Père, de toute éternité se nomme dans son Verbe, dans sa Parole. Et le Verbe se fait chair, pour nous révéler le Nom et le sanctifier jusqu'au bout. La "sanctification du Nom", au temps du Christ, ne signifiait pas seulement l'honneur et la louange rendus à Dieu, mais le témoignage jusqu'à l'effusion du sang, jusqu'au don de la vie, c'est-à-dire le martyre.

Jésus a sanctifié le Nom jusqu'à la croix, et le Nom l'a sanctifié jusqu'à la résurrection. Jésus crucifié, c'est "l'Un de la Sainte Trinité" crucifié, comme dit la liturgie. Jésus crucifié, c'est Dieu crucifié. Là, dans cette totale désappropriation de la croix se révèle le Nom propre de Dieu : Et ce Nom est l'amour. "Dieu est amour", dit saint Jean. Par amour pour nous, Dieu nous rejoint dans notre souffrance, notre révolte, notre désespoir, notre agonie : "Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi". "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" De sorte que désormais entre notre souffrance et le néant, entre notre révolte, notre désespoir, notre agonie et le néant, le Dieu incarné et crucifié s'interpose et, ressuscitant, nous ouvre d'étranges issues vers la lumière.

Nous, pour "sanctifier le Nom", nous n'avons qu'à nous réfugier dans la croix du Christ. Le martyre chrétien est une expérience mystique où un homme, une femme, souvent quelconque, s'abandonne avec une humble confiance au Christ, au moment de la souffrance la plus aigüe. Alors il arrive que la joie de la résurrection l'envahisse.

Il y a bien des façons d'être martyr : "bienheureux les persécutés pour la justice, .. bienheureux lorsqu'on vous insulte.." Ou bien, tout banalement, n'est-ce pas ? la maladie, le déclin, la perte des proches, la trahison et la solitude, la mort. Chez le prochain comme pour soi-même, il faut d'abord, avec une sollicitude attentive, combattre la souffrance. L'Occident moderne a fait beaucoup pour cela, et c'est bien. Car la souffrance peut être obscure, insensée, infernale ; si souvent alors elle sépare, obsède, devient une mort avant la mort. Plus modérée, et si nous la vivons dans la foi, elle peut faire du corps une cellule monastique, nous détacher et nous ouvrir. Mais surtout je dois prier pour vivre ma souffrance ultime et mourir ma mort en identifiant mystérieusement mon corps au corps torturé du Christ, pour qu'alors vienne en moi la "sanctification du Nom" et même, s'il plaît à Dieu, qu'elle rayonne de moi, comme si je complétais un peu ce qui manque aux souffrances du Christ, pour reprendre l'expression de saint Paul. Peut-être, alors, à travers l'angoisse et l'horreur, filtrera une lumière et je pourrai dire avec Jésus, en lui non seulement "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" mais "Père, entre tes mains je remets mon esprit". Je parle de tout cela à la première personne. Pour les autres, je ne sais pas, il n'y a que des cas particuliers. Le christianisme, ce n'est pas tout savoir. C'est peut-être ne rien savoir, mais avoir quand même confiance.

A propos de la "sanctification du Nom", je voudrais ajouter deux choses :

- La première c'est que le Nom invoque et évoque la présence . Il n'a pas prise sur elle, comme dans les magies, il nous offre à elle. Ceux qui commencent à s'aimer ou se l'imaginent, échangent leur nom et chacun pense souvent au nom de l'autre. Il en est de même, et c'est infiniment plus fort - car lui, au moins, nous sommes sûrs de son amour pour notre relation avec le Christ. Vous connaissez tous ce qu'on appelle la "prière de Jésus", le

"Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu / aie pitié de moi, pécheur", prononcé sur le rythme de la respiration. Dans le monachisme ancien, on trouve toutes sortes de brèves formules : "Kyrié éleison", "Je te prie, Seigneur, je te prie", "Seigneur, viens à mon aide, hâte-toi de me secourir", "Comme tu sais et comme tu veux...", "Gloire à toi, Seigneur, gloire à toi", etc. Nous pouvons en inventer d'autres. Dans la vie quotidienne, c'est une manière très simple de "sanctifier le Nom", et de tout sanctifier par le Nom, de poser le Nom comme un sceau d'éternité sur les êtres et les choses, de déchiffrer par lui une situation. Car Dieu nous parle sans cesse par les êtres, par les choses, par les rencontres et les situations. Le Nom se révèle ainsi inépuisable, c'est un diamant aux mille facettes, chaque facette correspondant à une chose, à un visage, à une situation...

Certes, il ne s'agit pas, pour la plupart d'entre nous, de "tenir" perpétuellement l'invocation du Nom, mais de faire jaillir de temps à autre un appel au secours, une célébration. Il s'agit de ne pas oublier Dieu. Car l'oubli est le plus grand des péchés, disent les spirituels. L'oubli, le somnambulisme, l'insensibilité de l'âme, la "callosité" du cœur. Alors, soudain, se rappeler Dieu, serait-ce pour l'affronter, comme Jacob, pour s'insurger contre lui, comme Job. Crier à lui, au Dieu vivant, et non se taire devant le mur d'airain du destin, du néant, de l'inévitable désastre. Seigneur, pourquoi ? "Tu m'as pris pour cible" - je cite Job, "Cesseras-tu enfin de me regarder pour me laisser le temps d'avalier ma salive" (encore Job), Seigneur, viens à mon aide. Guide-moi, éclaire-moi. Non comme je veux mais comme tu veux. Et dans la joie, ou simplement dans l'humble plaisir d'exister : Gloire à toi, ô Dieu, gloire à toi ! Alors on s'aperçoit qu'on a beaucoup plus de temps pour prier qu'on ne le croyait ... L'invocation du Nom : la prière de ceux qui n'ont pas le temps de prier.

L'autre chose que je voudrais dire à propos de la "sanctification du Nom", c'est qu'il n'y a pas pour Jésus une séparation statique du sacré et du profane, des règles séparant le pur et l'impur. Notre vie quotidienne se meut entre le Kiddousch haschem, la "sanctification du Nom", et le Hilloul haschem, la "profanation du Nom", et la frontière est sans cesse en mouvement, elle passe par notre cœur, par la bouche disant ce qui vient du cœur, par le regard. Tout peut être sanctifié, puisque dit Zacharie, "toute marmite sera consacrée au Seigneur" et que, selon l'Apocalypse, "l'honneur et la gloire" des nations entreront dans la Jérusalem nouvelle. Personne n'est définitivement "bon" ou "mauvais", pour un pédagogue, pour un juge, pour tout responsable, c'est la clé de la relation avec les autres. Et si la technique nous délivre et nous délivrera de plus en plus des tâches physiquement écrasantes ou intellectuellement mécaniques, il faudrait que ce soit - mais une révolution culturelle serait indispensable - pour que nous puissions retrouver la possibilité de sanctifier le Nom dans le contact des matières, la pratique d'un art, la maîtrise sereine de l'intelligence incorporée dans les machines.

"Elthatô i vasileia sou",
 "Adviénne ton Royaume".

Après le Père et le Verbe en qui il se nomme, voici l'Esprit Saint. Car une variante très ancienne de l'Évangile de Luc remplace : "viénne (adviénne) ton Royaume" par "viénne ton Esprit Saint". Viénne ton Esprit Saint et qu'il nous communique ton Royaume : ta gloire, ta schékinah (ta présence), tes énergies, ta grâce, ta lumière, ta vie, ta force, ta joie... tout cela veut dire la même chose.

Le Royaume, le nouveau ciel et la nouvelle terre, c'est le ciel et la terre renouvelés en Christ, pénétrés par la grâce de l'Esprit qui est vie pure, vie libérée de la mort. Le monde en Christ constitue le véritable "buisson ardent", dit Maxime le Confesseur. Mais ce feu est recouvert de scories et de cendres, la gangue de notre séparation, de notre opacité, de notre haine, de toute notre complicité avec les puissances du chaos, des ténèbres.

"Que ton Royaume adviénne" : c'est préparer, c'est anticiper le retour du Christ, en écartant les scories et les cendres. Car le Royaume dont nous demandons la venue est déjà secrètement présent, chaque célébration eucharistique ébauche le retour du Christ, la parousie, et il y a dans la vie de chacun des instants eucharistiques, des étincelles de parousie. Il ne faut pas avoir peur de ces instants, de cette plénitude - la "plérophorie" dont parlent nos spirituels. Instants de prière silencieuse, de prière au-delà de la prière, quand le cœur s'embrase, instants de tension créatrice ou de très paisible confiance, quand la lumière du Huitième Jour jaillit dans une intuition de vérité, de beauté, ou dans une véritable rencontre, découvrir "l'océan intérieur d'un regard" et l'autre comme un miracle, disait le patriarche Athénagoras, ou, pour le citer encore, s'unir en février à la doxologie du premier amandier en fleurs. Ou peut-être, après les affres de l'agonie, quand se pacifie le visage d'un mort, et que, note Franz Reosenzweig, "l'individu renonçant aux derniers vestiges de son individualité et retournant à son origine, le Soi s'éveille à l'ultime singularisation et à l'ultime solitude..." (L'Étoile ..., p. 89). Dans tous ces moments, et vous en connaissez beaucoup d'autres, le Royaume affleure mystérieusement. Tout est si léger alors, il n'y a plus de mort, au sens où ce mot s'alourdit de néant, seulement des pâques, des passages, il n'y a plus d'extériorité séparatrice, l'amour est si grand que même le désir s'abolit, il y a seulement des visages, et le visage est tout regard, comme dit une homélie macarienne, et la terre est sacrée, un sacrement, et les étoiles, la nuit, sont les signes de feu que nous font les mondes angéliques ...

Qu'on m'entende bien. Il existe une approche narcissique grotesquement ou tragiquement avide du plaisir, de la puissance d'être. S'y combinent les deux passions "mères", la charnelle goinfrerie d'être et l'orgueil spirituel ... L'homme risque alors de se décomposer, comme le disait Kierkegaard, en "petites éternités de jouissance". Il ne voit des êtres et des choses - le langage ici, est significatif - que "ce qui tombe sous les sens", ce qu'on peut "se mettre sous la dent". Mais le plaisir, la jouissance d'être, épreuves avec une certaine distance intérieure, avec gratitude, dans le respect des êtres et des choses, et la "sanctification du Nom", le plaisir, la jouissance d'être peuvent devenir une joie d'être non-passionnelle, au sens ascétique du mot "passion", c'est-à-dire non idolâtrique. Ils sont alors souvenir du Paradis,

anticipation du Royaume. La danse du pas, le rythme de la respiration - "respirer, ô invisible poème !" dit Rilke -, le parfum de la terre après l'orage, encens cosmique, l'incessant, l'hésychaste enroulement et déroulement des vagues et des nébuleuses, le "Cantique des cantiques" d'un grand et noble amour, où les corps sont la saveur des âmes, tout cela peut devenir souvenir du Paradis ; anticipation du Royaume. L'acte créateur qui suscite de la beauté, irradie la vie et l'amour, le sourire d'un tout petit enfant qui découvre son existence dans le parfum, le regard et la voix de sa mère, tout cela peut devenir souvenir du Paradis, anticipation du Royaume.

Dans l'Esprit, dans le grand Souffle du Dieu vivant, les commandements du Christ - qui se résument dans l'amour pour Dieu, et dans l'amour pour l'autre et pour soi-même : il est si difficile de s'accepter - et pourtant : "tu aimeras ton prochain comme toi-même" -, les commandements du Christ apparaissent comme les chemins de la responsabilité et de la communion. La révolution du Royaume, en effet, c'est qu'il n'y a rien de supérieur aux personnes et à la communion des personnes. Justice, vérité, beauté, cessent d'être des lois pour devenir des énergies vitales : bien mieux, notre participation, à travers l'humanité du Christ, aux énergies divines correspondantes.

Et si tu ne parviens pas à "garder les commandements", ne te considère jamais comme perdu, ne te crispe pas d'une manière moralisatrice ou volontariste. Plus profond, plus bas que ta honte ou ta déchéance, il y a le Christ. Tourne-toi vers lui, permets-lui de t'aimer, de te communiquer sa force. Il est inutile de t'acharner à la surface, c'est le cœur qui doit basculer. Il ne faut même pas d'abord essayer d'aimer Dieu, seulement comprendre qu'il t'aime. Si l'amour répond à l'amour, si le cœur profond s'éveille, alors la vie même du Christ, c'est-à-dire le Souffle, l'Esprit, va monter en toi. Il te faudra seulement, mais désormais tu en auras envie, écarter les obstacles, les indurations, tout ce gravier et cette boue au fond de toi qui colmatent la source. Il te faudra, une bonne fois, respirer plus profond que l'air de ce monde, "respirer l'Esprit", comme dit Grégoire le Sinaïte, et que ce Souffle d'ailleurs, en toi, rejoigne, libère, exprime le gémississement de la création, l'attente du cosmos, dont toute la Bible nous dit qu'il est en gésine, en genèse : cosmogénèse, et depuis l'Incarnation, christogénèse (pourquoi ne pas reprendre hors d'une systématisation contestable, ces beaux termes forgés par Teilhard ?), christogénèse où l'homme doit se comporter comme un roi, un prêtre, un prophète...

"Genithitô to thelima sou, ôs en ouranô kai epi tis gis",
 "Soit faite ta volonté comme dans le ciel ainsi sur la terre".

La volonté de Dieu, ce n'est pas un vouloir juridique, c'est un influx de vie, ce qui donne l'existence et la renouvelle quand elle s'égaré. La volonté de Dieu, c'est d'abord la création elle-même, l'univers lui-même, tout entier porté par les idées-volontés, par les logoï, les paroles subsistantes du Dieu-poète.

C'est ensuite l'histoire du salut, le dramatique dialogue d'amour entre Dieu et l'humanité afin "que tous les hommes soient sauvés", souligne saint Paul. C'est pourquoi il nous faut tous les jours prier pour que tous, en effet, soient sauvés, prier pour tous ceux "qui ne savent pas, ne veulent pas ou ne peuvent pas prier", comme le demandait à ses moines le patriarche Justinien de Roumanie.

La volonté de Dieu n'est pas faite. Le monde, beau-et-bon, se trouve plongé dans l'horreur. Il y a la lumière, dit le prologue de Jean, mais il y a aussi les ténèbres. La toute-puissance de Dieu est celle de l'amour. Et comme l'amour ne peut s'imposer sans se nier, cette toute-puissance, - capable de créer des êtres qui peuvent la refuser ! -, cette toute-puissance est aussi une toute-faiblesse. Elle ne peut agir qu'à travers des coeurs humains qui, librement, se font transparents à sa lumière. Dieu respecte la liberté de l'homme, comme il a respecté celle de l'ange. Mais afin qu'elle ne succombe pas aux ténèbres, il s'incarne et descend dans la mort, dans l'enfer, afin qu'il y ait désormais un lieu où la volonté de l'homme puisse s'unir à la volonté divine. Ce lieu c'est le Christ. En Christ la volonté humaine s'est douloureusement et joyeusement unie à celle du Père. Dans le Ressuscité siégeant à la droite du Père, la volonté de Dieu est faite sur la terre comme au ciel. Là encore il nous suffit d'adhérer de tout notre être au Christ. "Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos. Prenez sur vous mon joug, et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé, et mon fardeau léger" (Mat 11, 28-30).

Le Royaume, où la volonté de Dieu est faite sur la terre comme au ciel, "n'est pas de ce monde", et ce n'est pas dans l'histoire qu'il se réalisera. La prière pour faire la volonté de Dieu nous donne ainsi de la politique un usage ironique, réaliste et patient, elle laïcise l'exercice du pouvoir, relativise les idéologies et les enthousiasmes de l'histoire - l'histoire des forces collectives, au sens marxiste. Dans une première approche, nous ne rêvons pas de transformer la société en paradis, nous luttons pour qu'elle ne devienne pas un enfer, nous y maintenons les équilibres nécessaires, qu'il s'agisse de la "séparation des pouvoirs" de Montesquieu, ou des "checks and balances" de la conception anglo-saxonne - et protestante - du pouvoir. L'homme de prière et d'espérance évite tant bien que mal d'un côté le cynisme des conservateurs, bonne gestion des maux dits inévitables (pour les autres!), de l'autre l'amertume des révolutionnaires, que déçoivent nécessairement les révolutions jamais faites et les révolutions trop bien faites. Il sait qu'on n'en aura jamais fini avec la bêtise et la haine, mais que ce n'est pas une raison pour capituler !

Simultanément nous devons affirmer, avec Serge Boulgakov par exemple, que "l'histoire n'est pas un couloir vide". Cette immense force de vie, de vraie vie, que la Résurrection a mise dans le monde et qui surabonde du calice eucharistique et de la prière des saints, elle ne peut pas s'exprimer seulement dans des destinées individuelles. La société et la culture sont des dimensions de la personne et de la relation des personnes. L'Eglise orthodoxe a beaucoup insisté sur la sanctification de la culture, sur l'Empire comme chrysalide du Royaume. Il lui appartient

d'échapper aux nostalgies, à la mentalité de la forteresse encerclée, pour penser l'universel et devenir, ou redevenir l'humus secret à partir de quoi lèveront les forêts de l'avenir. Non pas seule d'ailleurs, mais en collaboration avec toutes les recherches convergentes, et d'abord chrétiennes, avec toutes les attentes et les intuitions de la culture contemporaine : qu'il s'agisse de la réflexion renouvelée sur les droits de l'homme, de la métanoïa ébauchée d'une philosophie où ce qui n'est pas orfèvre-rie du néant concerne la relation et le visage, qu'il s'agisse des ouvertures de la science ou de la critique de l'économisme, qu'il soit marxiste ou libéral.

Avec l'écroulement des idéologies et la montée du nihilisme, le temps vient d'un christianisme créateur. Des penseurs d'ailleurs non-chrétiens, comme Gramsci et Foucauld, nous ont suggéré que la véritable infrastructure de l'histoire est la culture. Et nous savons bien, nous, que la culture, à moins de devenir une contre-façon, se nourrit du spirituel. C'est comme dans la tectonique des "plaques" : il suffit que les "plaques" les plus profondes de l'écorce terrestre bougent de quelques millimètres pour que des tremblements de terre se produisent à la surface. Les véritables révolutions sont les révolutions de l'esprit, disait Berdiaev, "la révolution des consciences" dit aujourd'hui l'évêque Irénée de Crète. Les philosophes religieux russes de la première moitié du siècle, les grands dissidents venus de là-bas ou qui travaillent toujours là-bas, "sous les décombres", ont ouvert les voies, apporté une inspiration. Dans les années qui viennent, il faudra des initiatives et des propositions chrétiennes en pleine pâte de la société civile et de la culture. Il importera que des chrétiens, si possible en groupes, si possible épaulés par des communautés d'Eglise, proposent de nouvelles attitudes, inventent de nouvelles formes de vie dans leur métier, à l'école, au tribunal - le Père Ignace Peckstadt aurait beaucoup à nous apprendre sur ce point -, dans les hopitaux, dans les quartiers de laideur et de détresse où germe la violence ... Il n'y aura jamais, je le dis quitte à faire de la peine à certains théologiens orthodoxes, ou catholiques, il n'y aura jamais une "civilisation de la Koinônia", une "civilisation de l'amour". Il y aura toujours, dans la vie collective, un fond de pulsions irrationnelles qu'il faut savoir gérer, utiliser, contenir (et ici les machiavéliens lucides valent mieux que les naïfs barbouilles de sentimentalité). Le mal, seule la sainteté peut le guérir à sa racine. Mais la sainteté, mais l'Evangile doivent introduire dans la société une tension, un ferment, une blessure qui constituent le lieu même de la liberté de l'esprit. Et s'il ne peut y avoir de "civilisation de la communion", nous devons inlassablement ouvrir ce qu'on appelle en France, dans les Ponts et Chaussées, des "voies de petite communication" !

"Ton arton imôn ton
epiousion dos imin simeron",
"le pain de nous, celui qui vient,
donne-nous aujourd'hui".

Le pain de nous, le pain pour nous, le pain qui nous est nécessaire, nous le demandons à Dieu. Nous faisons, et nous devons

faire ce qu'il faut pour l'obtenir, pour l'obtenir honnêtement, par notre travail, dans une civilisation si possible honnête (c'est un point sur lequel je reviendrai). Fournant, nous le demandons à Dieu, comme un don, comme une grâce. Le pain, c'est tout ce qui me fait vivre. Or le fait que je continue aujourd'hui de vivre suppose un entrecroisement incroyable de circonstances favorables accumulées pendant des dizaines d'années ! Tant de fois j'aurais pu, j'aurais dû mourir : guerre, accident, malaise cardiaque, cancer, tentation du suicide - que sais-je ? Telle ou telle personne, dont le visage, la voix, la prière pour moi sont aussi mon pain quotidien, peut mourir d'un instant à l'autre. Telle autre, un enfant peut-être, dont je voudrais protéger ou guider le destin, m'échappe entièrement. Il n'y a que deux issues : ou l'angoisse, et toutes les manières de la fuir, sans grand succès, nous le savons bien. Ou la prière : notre pain, ce pain que nous assure toute une civilisation, nourriture, vêtement, maison, sécurité, ce pain que nous procure un fragile équilibre biologique, ou psychologique, ce pain que constituent aussi tant d'affections ou d'impressions dont se nourrit notre âme, nous reconnaissons que nous le tenons de Toi : donne-le nous aujourd'hui. Ou simplement : donne-nous l'aujourd'hui. Sinon, si tu veux nous le retirer, retire-le nous. Si tu le veux, je mourrai aujourd'hui, je suis un serviteur inutile, libère-moi de ce jeu étrange - au fond étranger ... "Alors Job se leva, déchira son vêtement, se rasa la tête. Puis, tombant sur le sol, il se prosterna et dit : Nu je suis sorti du sein de ma mère, nu j'y retournerai. Le Seigneur a donné, le Seigneur a repris : que le nom du Seigneur soit béni !" (1,21).

Ainsi, recevoir chaque jour comme un jour de grâce. Mais il y a plus. Ce pain, cette subsistance, nous les demandons aujourd'hui comme "le pain qui vient", c'est-à-dire le pain du Royaume. Or le pain du Royaume, c'est l'eucharistie. Ce que nous demandons à Dieu, c'est de recevoir aujourd'hui tout pain, toute subsistance comme si c'était l'eucharistie, c'est-à-dire la communion à son Corps, à sa Présence. Dans la mystique juive, on dit que la Présence, la Shékinah, est exilée, par notre aveuglement, dans le secret des êtres et des choses. La tâche quotidienne du croyant est de déceler et de libérer ces étincelles de la Présence, pour qu'elles puissent rejoindre le brasier originel, non en abandonnant la matière, mais en la transfigurant. Quand le repas est fête de la rencontre, l'aspect eucharistique s'accroît. "En toutes choses faites eucharistie", dit Paul. Il y a une certaine manière de se laver, de se vêtir, de se nourrir, que ce soit de nourriture ou de beauté, une certaine manière d'accueillir l'autre, qui est eucharistique. Il y a aussi, je crois, une manière eucharistique d'accomplir les tâches quotidiennes ternes, lourdes, répétitives (après tout le texte du Notre Père parle du pain, non du vin, et le pain connote une idée de nécessité) : il y faut un peu de détachement et simplement ne pas oublier Dieu, même si on ne peut lui offrir que sa fatigue, son épuisement, à la limite son incapacité d'offrir.

La demande du pain suggère ce que devait être notre rapport avec la terre, car le pain, c'est la terre travaillée par l'homme. L'homme détruira la terre ou il fera d'elle une eucharistie. C'est à peu près ce qu'a dit Serge Boulgakov dans sa Philosophie de l'économie. La terre n'est pas une déesse, la technique achève d'arracher la personne au ventre de la terre-mère. Mais elle

n'est pas davantage un ensemble d'énergies à utiliser aveuglément, au risque, nous le voyons bien aujourd'hui, de dénaturer la nature. Les chrétiens doivent proposer, en ce qui concerne les rapports de l'humanité et de la terre, non l'attitude d'un économisme, ou d'un écologisme, l'un et l'autre aveugles, mais celle d'une responsabilité aimante, peu à peu transfigurante. "Notre soeur la terre-mère", disait magnifiquement saint François d'Assise. Notre soeur, notre fiancée : qu'il nous faut épouser avec un respect infini afin qu'elle enfante non seulement notre pain quotidien, mais le pain embaumé de tout le parfum du Royaume ...

La demande du pain, si nous voulons la dire sans inconscience ou hypocrisie, nous impose une autre exigence : celle du partage. La communion eucharistique est un partage, le "sacrement du frère" est inséparable de celui "de l'autel", disait saint Jean Chrysostome. Le socialisme athée, le communisme persécuteur sont venus aussi parce que le monde chrétien n'a pas su partager, parce qu'il a gardé le "sacrement de l'autel" en oubliant celui "du frère". Le drame, on le sait de reste, continue et s'aggrave aujourd'hui à l'échelle planétaire.

Le partage, nous devons le pratiquer d'abord d'homme à homme, de famille à famille, peut-être dans le cadre de nos paroisses dont il est souhaitable qu'elles deviennent plus ou moins de véritables communautés. Nous devons l'ébaucher dans notre milieu, le favoriser dans nos prises de position critiques, à l'échelle de la nation, dans le respect et l'accueil de l'étranger, de l'immigré, non pour l'assimiler mais en préservant, s'il le souhaite, sa culture. A l'échelle aussi, je le répète, de l'entière humanité. Nous pouvons rêver, proposer, préciser un ordre économique mondial. Nous avons besoin d'économistes rigoureux et réalistes, mais capables aussi de mettre leur science au service de la prière : donne-nous, à nous, tous les hommes, le pain nécessaire, et que ce soit aussi le pain du Royaume, le pain de la bienveillance fraternelle et de la beauté. Mais puisque nous parlons de la vie quotidienne, ce sont des micro-réalisations qu'il faut patiemment multiplier, dans les sociétés riches comme dans les sociétés pauvres, ainsi mises en dialogue. C'est surtout un nouveau style de vie qu'il convient d'élaborer, dont nous pourrions donner l'exemple, un style fondé sur la limitation volontaire pour un partage planétaire ...

"Kai afes imin ta ofelimata imôn, os kai imeis afikamen tois ofeiletais imôn",
 "et remets-nous nos dettes, comme nous aussi les remettons à ceux qui nous doivent".

"Remets-nous nos dettes" : nous devons tout à Dieu. Nous n'existons que par sa volonté créatrice, par et pour son Incarnation qui nous ouvre les voies de notre accomplissement qui nous réconcilie avec lui, nous donne sa grâce. "Les créatures sont posées sur la parole créatrice de Dieu comme sur un pont de diamant, sous l'abîme de l'infinité divine, au-dessus de l'abîme de leur propre néant", disait Philarète de Moscou. Nous refermer sur nous-mêmes, refuser cette relation qui nous donne l'être, c'est nous vouer à la destruction et à la mort, c'est proprement le

nihilisme, surtout si l'on donne au mot latin nihil, rien, l'étymologie que propose Pierre Boutany : ne-hile, la rupture du hile, cette légère mais seule vivifiante attache qui relie le grain à la gousse ... Et même là, là peut-être surtout, dans le nihil, le Dieu incarné, crucifié, descendu en enfer nous attend pour nous remettre nos dettes ... Il faudrait ici citer les textes poignants de Cabasilas sur le salut pour l'amour : du Christ, il écrit qu'il vient à nous de lui-même, "et déclare son amour, et supplie que notre amour réponde au sien. Devant un refus, il ne se retire pas, il ne s'indigne pas de l'injure. Repoussé, il attend à la porte. Comme un véritable amant il supporte les avanies et meurt" - pour ressusciter et nous ressusciter pour peu que nous l'acceptions : "Pour tout le bien qu'il nous a fait, Dieu ne demande en retour que notre amour ; en échange de notre amour, il nous acquitte de toute notre dette". Et Cabasilas, qui était lui-même un laïc, recommande à ceux qui vivent dans le siècle de brèves méditations, des sortes de rappel. Se rappeler le temps de mettre un pied devant l'autre, dans la rue, que Dieu existe et qu'il nous aime. Je n'existe que par toi, je n'existe qu'en toi, pardonne-moi de l'oublier si souvent, aide-moi à m'accepter comme ta créature, comme le premier des pécheurs, un pécheur pardonné, comme un membre obscur et douloureux de ton Corps, de ton Eglise. Aide-moi à m'accepter dans ces limites que tu veux, avec la certitude que toi, et toi seul, franchis toute limite... Je ne peux mettre un pied devant l'autre, non seulement dans la rue mais dans l'existence, qu'en me rappelant le pardon et la miséricorde de Dieu, et aussi sa volonté que j'existe, sinon le dégoût de moi-même et le sentiment de mon inexistence me désintégreraient dans le néant - ou, pour être plus précis : dans l'enfer.

Mais il y a une condition fondamentale pour que nous puissions vivre libres et détachés dans la grâce de notre Dieu, c'est que nous aussi remettions leurs dettes à ceux qui nous doivent. Comment ne pas évoquer ici la parabole du débiteur insolvable (Mat 18, 23-35) - et nous sommes tous des débiteurs insolubles ! Un homme devait au roi une somme colossale. Il était bien incapable de l'acquitter. Il allait donc être vendu comme esclave, lui et tous les siens. Mais le roi, ému de pitié, lui pardonne et lui remet sa dette. Pas plutôt sorti, ce serviteur rencontre un de ses compagnons, qui lui doit une somme modique. Il le prend à la gorge avec une totale férocité, et le fait jeter en prison. Le maître, averti, le livre à la rude justice d'alors en lui disant : "Mauvais serviteur, je t'avais remis cette dette parce que tu m'en avais supplié. Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon comme moi-même j'avais eu pitié de toi ?"

Il faut bien comprendre le mouvement de la parabole. Ce n'est pas parce que je remets leurs dettes à mes débiteurs que Dieu me remet les miennes. Je ne conditionne pas le pardon de Dieu. C'est parce que Dieu me pardonne, me ramène à lui, me permet d'exister, libre, dans sa grâce, c'est parce que je suis alors submergé de gratitude que je vais, à mon tour, remettre à mes débiteurs, que je vais désengluier les autres de mon égoïsme et les laisser exister, eux aussi, dans la liberté de la grâce...

Sans cesse nous attendons quelque chose des autres. Ils

nous doivent. Ils nous doivent leur amour, leur attention, leur admiration. Ce n'est pas l'autre qui m'intéresse mais la gratification qu'il me procure. L'étoffe dont je suis fait est de vanité, de susceptibilité. Et comme les autres, sans cesse, me déçoivent, comme ils ne peuvent pas me payer leurs dettes, je les poursuis de ma rancune, je nourris à leur endroit d'obs- cures passions négatives, je me perds dans le maquis d'indéfinie "vendettas". Ou bien, avec une dignité offensée, je me retire sous ma tente, je me drappe dans une indifférence hautaine, je me paie à moi-même les dettes des autres, en monnaie de singe, c'est le cas de le dire !

Psychologiquement, dans ce monde scellé par la mort, il n'y a pas d'issue. Mais si nous comprenons que ce monde est un tombeau vide rempli d'une lumière venue d'ailleurs, si nous comprenons que Dieu, en Christ, nous acquitte de notre dette fondamentale : la mort, la mort physique et surtout la mort spirituelle, alors nous n'avons plus besoin d'esclaves ni d'ennemis : d'esclaves pour nous faire croire que nous sommes des dieux, d'ennemis pour projeter sur eux notre angoisse secrète. Nous comprenons que les autres ne nous doivent rien. Les autres ne m'appartiennent pas. Chacun d'eux, comme Dieu dont il est l'image, est un sujet libre, inaccessible. Je ne pourrais me l'approprier qu'en lui enlevant sa liberté, c'est-à-dire en le niant, à la limite en le tuant. Et il y a tant de manières de tuer ! Mais de même que le Dieu inaccessible se révèle à moi dans sa grâce, de même l'autre inaccessible peut se révéler à moi, et c'est aussi une grâce. Alors je comprends que "tout est grâce", comme l'écrivait Bernanos, à la fin de son Journal d'un curé de campagne.

Certes, les hommes ont entre eux des relations de droit, la loi les arrache, extérieurement en tout cas, aux pulsions meurtrières, elle règle extérieurement leurs rapports et les protège de l'arbitraire. Mais au-delà, il y a seulement le pardon, l'accueil et parfois l'éblouissement.

Le saint, disait Syméon le Nouveau Théologien, est "le pauvre qui aime les hommes". Pauvre, parce qu'il se reçoit sans cesse des mains de Dieu. Capable, alors, d'être le prochain de tous ... Nous ne sommes guère des saints. Cependant, dans la vie quotidienne, il faut tenter, sans rancœur ni masochisme, de respecter le secret des autres, leur solitude, leur relation avec le mystère. Plus je connais les autres, dans cette perspective, et plus ils me deviennent inconnus. Avec eux aussi je vais "de commencements en commencements, par des commencements qui n'ont jamais de fin". Quand la promiscuité, l'usure de la vie, ou la volonté médicale, pédagogique, ou simplement jalouse, de trop comprendre, émoussent, l'altérité de l'autre, il suffit d'être un peu attentif : un détail incongru survient, il échappe à mes schématisations, la distance se rétablit entre l'autre et moi, douloureuse et bonne, la distance de la révélation.

Il faut savoir quelquefois, dans la prière silencieuse, devenir ce "point nul" où l'on ne s'appartient plus, où l'on n'existe plus par soi-même, où l'on se reçoit, où l'on reçoit la grâce -si rare- de savoir que les autres existent, hors de moi aussi extérieurement que moi, où l'on devient, comme disait Evagre le Pontique, "séparé de tous et uni à tous".

"Kai mi eiseneqkis imas eis peirasmon, alla rusai imas apo tou poniroi",
 "Et ne nous fait pas entrer dans la tentation,
 mais délivre-nous du Mal (du Mauvais)..."

"Ne nous fait pas entrer ...", ce n'est pas Dieu qui tente, "Dieu ne tente personne" dit saint Jacques (1,13). C'est un sémitisme pour dire : ne nous laisse pas entrer, fais que nous n'entrions pas dans la tentation, qu'elle ne nous emporte pas. Quelle "tentation?" Certainement pas le genou de ma voisine, mais certainement le mystère de l'ultime apostasie. C'est un mystère qui affleure à toutes les époques du christianisme, puisque nous sommes dans les derniers temps" depuis l'Incarnation et la Pentecôte : "Vous avez entendu qu'un antéchrist vient, dit saint Jean, or, dès maintenant, beaucoup d'antéchrists sont là" (1 - 2,18). Peut-être ce mystère se précise-t-il à notre époque qui est vraiment une apocalypse dans l'histoire et qui fait remonter à la surface tant de choses terribles. Peut-être est-ce tout simplement parce que c'est notre époque, pas plus "apocalyptique" que bien d'autres, on s'en rend compte en étudiant les crises du passé. La grande apostasie, ce n'est pas forcément l'athéisme. La révolte, voire le blasphème, cherchent Dieu à leur manière. Devant la douleur du monde, il y a aussi un athéisme de compassion, qui prend place sans doute dans le Eli, Eli, lema sabachtani du Golgotha. La grande apostasie, ce serait plutôt de se sentir guéri de Dieu, guéri de la question, retranché du mystère, sans angoisse ni émerveillement. Non seulement absence de Dieu, ignorance paisible de Dieu, mais captation du désir d'absolu de l'homme par des parodies atroces ou séductrices : magies, drogues, paroxysmes, et la torture et l'érotisme, d'ailleurs étroitement liés, ivresses totalitaires d'hier (je parle de l'Europe), transformation actuelle des religions en idéologies, remplacement de la communion par la fusion, par la possession dans tant de formes de l'art contemporain, dans tant de milieux sectaires, invasion de la parapsychologie et de l'occultisme qui permettront demain la fascination des masses par des faiseurs de pseudo-miracles, où s'expriment des pouvoirs et qui donnent la puissance, comme ceux que Jésus a refusés au désert.

Je pense au récit sur l'Antéchrist de Vladimir Soloviev, où l'on voit l'Antéchrist s'associer un mage qui donne à l'humanité "prodiges et merveilles". Je pense au "dernier homme" de Nietzsche, dans le prologue du Zarathoustra : "Voici ! Je vous montre le dernier homme." - Amour ? Création ? Désir ? Etoile ? Qu'est-ce donc ?" Ainsi demande le dernier homme, et il cligne de l'oeil. "Nous avons inventé le bonheur" disent les derniers hommes. (...) Un peu de poison de-ci, de-là, pour se procurer des rêves agréables. Et beaucoup de poison enfin, pour mourir agréablement. (...) On a son petit plaisir pour le jour, et son petit plaisir pour la nuit : mais on respecte la santé. - "Nous avons inventé le bonheur" disent les derniers hommes, et ils clignent de l'oeil."

L'été dernier, j'ai eu le privilège de rencontrer et d'écouter Andreï Tarkovsky, le cinéaste d'Andreï Roublev, et du Stalker, - entre autres. Il disait qu'aujourd'hui, le risque, c'est que les hommes cessent de poser la question. Et que lui s'était consacré à les réveiller, à leur faire comprendre que l'homme est question. Il disait aussi combien il se sentait seul.

Nous devons rester nous aussi des hommes d'angoisse et d'émerveillement, des hommes de désir, des hommes qui ne se paient pas de mots, et d'idoles, nous devons rester des hommes qui posent la question, serait-ce au prix d'une certaine folie. Pourquoi les Eglises n'ont-elles pu accueillir un Nietzsche, un Artaud, un Khalil Gibran, un Kazantzakis ? Le temps n'est-il pas venu où l'Eglise devrait offrir un lieu à ceux qui posent la question ?

"Ne nous fais pas entrer dans la tentation" : dans la tentation de t'oublier, de nous croire guéris de toi, de te parodier subtilement ou grotesquement, toujours grotesquement en définitive.

"... mais délivre-nous du mal".

Le monde "gît" dans le mal. Et le mal n'est pas seulement chaos, absence d'être, il témoigne d'une intelligence perverse qui, à force d'horreur systématiquement absurde, veut nous faire douter de Dieu, de sa bonté. En vérité, non seulement la "privation du bien", comme disent les Pères, non seulement ce "manque à être" par lequel Lacan définissait l'homme, mais le Malin, le Mauvais, non pas la matière, ni le corps, mais la plus haute intelligence refermée sur sa propre lumière...

Adorno a écrit qu'après Auschwitz - j'ajouterai : après Hiroshima, après le Goulag - on ne pouvait plus composer de poèmes. Je crois qu'on peut, qu'on doit toujours en composer, je crois qu'on peut, qu'on doit toujours parler de Dieu, mais peut-être autrement. Il faut dire que Dieu n'a pas créé le mal et même qu'il ne l'a pas permis. "La force de Dieu ruisselle de sang dans l'ombre" disait Léon Bloy, dans une expression que cite souvent Berdiaev. Le mal, Dieu le reçoit en plein visage, comme Jésus recevait des soufflets les yeux bandés. Le cri de Job s'élève toujours. Mais la réponse à Job a été et reste donnée : c'est la Croix. C'est Dieu crucifié sur tout le mal du monde, mais faisant éclater dans les ténèbres une immense force de résurrection. Pâques, c'est la Transfiguration dans l'abîme. "Délivre-nous du mal", cela veut dire "Viens, Seigneur Jésus !", viens, toi qui es déjà venu pour vaincre l'enfer et la mort, toi qui disais que tu voyais "Satan tomber du ciel comme l'éclair" (Luc 10,18). Cette victoire est présente dans la profondeur de l'Eglise. Nous en recevons la force et la joie chaque fois que nous communions. Et si le Christ la garde secrète, c'est qu'il veut nous y associer. "Délivre-nous du mal" est une prière active, une prière qui nous engage. Toute l'Eglise est engagée dans ce combat ultime, qui n'est pas pour la victoire mais pour le dévoilement de la victoire : depuis les moines qui cherchent le corps à corps avec les puissances des ténèbres, de sorte que les monastères et les ermitages sont comme les paratonnerres spirituels du monde, jusqu'aux plus humbles d'entre nous, craintivement blottis contre la croix du Christ, et qui tentent patiemment, jour après jour, de lutter contre toutes les formes de mal, en nous, autour de nous, dans la culture et la société. Qui ravaudent petitement le tissu de la vie qui ne cesse de déchirer celui que l'Écriture nomme "le Seigneur de la mort". Chaque geste de bien pur, non idéologique, non contraignant, chaque action de justice et de compassion, chaque étincelle de beauté, chaque parole de vérité usent la

gangue qui recouvre encore la victoire du Christ sur le "séparateur". Sans oublier que, lorsqu'on parle du Malin, il ne faut pas regarder le voisin, mais regarder d'abord, comme disait l'autre, "dans son propre fauteuil". Sans oublier non plus que les plus grands ont prié non seulement : "Délivre-nous du mal", ou "Délivre-nous du Mauvais", mais aussi : "s'il est possible, délivre le Mauvais de son mal ..."

Et nous qui faisons de l'Orthodoxie un étendard et oublions si souvent d'être humblement chrétien - "délivre-nous du mal".

Et nous exaltons la "deification" et sommes si peu humains - "délivre-nous du mal".

Et nous qui parlons sans cesse d'amour et ne savons même pas nous respecter les uns les autres - "délivre-nous du mal".

Et moi qui suis un homme d'angoisse et de tourment, si souvent divisé, si peu sûr d'exister, et qui ose parler du Royaume et de sa joie, - "délivre-moi du mal".

Je n'ai guère traité le sujet qu'on m'avait proposé, et je vous demande de m'excuser. Je voudrais ajouter quelque chose qui concerne tout ce congrès, voire, plus largement toute la présence orthodoxe en Europe occidentale.

Un grand spirituel français, ou plutôt savoyard, du début du 17^{ème} siècle, saint François de Sales, a prédit qu'à un moment décisif de l'histoire se réaliserait la decatenatio sanctorum : le "désenchaînement" et le "déchaînement des saints". Je crois qu'il y a beaucoup de sainteté dans la tradition orthodoxe, mais enchaînée : par les tragédies de l'histoire, par des blocages culturels, par la peur et la méfiance. Parfois je me dis que notre rôle, ici, c'est de contribuer un peu à la decatenatio sanctorum de l'Orthodoxie, pour que Dieu manifeste plus vite sa victoire sur l'enfer et la mort. "Car c'est à (Lui) qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, Père, Fils et Saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen".